

Dominique Touchon Fingermann

La passion selon MD

Le vent souffle du continent il repousse l'océan
 Les vagues luttent contre le vent
 Elles avancent
 ralenties par sa force
 et patiemment parviennent
 à la paroi

Tout s'écrase

Je t'aime plus loin que toi
 J'aimerai quiconque entendra que je crie
 Que je t'aime ¹.

« La passion selon MD », ce titre, évoquant celui du roman de Clarice Lispector, *La Passion selon GH* ², annonce une fraternité entre ces deux écritures, deux femmes, qui déambuleront toute leur vie autour de ce « mot trou » qui les captive, les exile. Un ravissement effrayant qui ne cessera pas. Toujours recommencé, comme la mer ; la mer toujours excessive qui accompagne en contrepoint, en sourdine, en vacarme, cette passion de l'écriture de Marguerite Duras. MD passera son temps à refaire ce pas de l'écriture qui excède le silence et le cri.

L'étendue infinie de la mer, tout autant que son vacarme et ses bouleversements douloureux, tout à la fois voile et révèle ce silence et ce cri ancré au principe de la passion de l'écrire.

Cela ne cesse pas de ne pas s'écrire

La passion selon MD, c'est sa façon à elle de faire résonner, ici ou là, l'écho d'un cri.

Même quand mots, silences, et même la musique, ébauchent, trébuchent, chuintent de-ci de-là, et s'efforcent de faire entendre des modulations

intermédiaires, c'est le cri qui traverse nos sensibilités, nous fait horreur, nous fait trembler : « une incertitude tremblante ³ ».

Je me suis dit qu'on écrivait toujours sur le corps mort du monde et, de même, sur le corps mort de l'amour. Que c'était dans les états d'absence que l'écrit s'engouffrait pour ne remplacer rien de ce qui avait été vécu ou supposé l'avoir été, mais pour en consigner le désert par lui laissé ⁴.

Elle dit écrire dans cet espace « entre », entre la musique et le silence, une écriture du soupir. Le cri est assourdi, amorti comme un soupir.

On se laisse attraper, puis ça finit par agacer, on n'en veut plus, et voilà qu'elle nous rattrape. Elle ne se taira jamais, MD.

On bute sur son entêtement à vouloir dire l'impossible à dire, de port en port, de livre en livre, son style transporte la répétition, le ressac, le ressassement de ce labeur qui fait son œuvre. Cela peut rebuter.

Elle agace soit, mais aussi bien elle capture, nous captive, arrête : ravissement.

Est-ce le silence ? La musique ? Ces mots de tous les jours qui tombent comme ça comme si de rien n'était ? Ou bien leur intermittence, leur rythme inhabituel, et leur répétition, qui creuse au cœur des mots la résonance de leur terrible insuffisance ? Ou bien, est-ce la cassure brutale des phrases, les suspensions inopinées, les indisciplines grammaticales, qui nous font revenir encore et encore à cette « pratique de la lettre ⁵ » qui égrène pour nous les traces de ces temps immémoriaux ?

Inoubliables. Lacan l'avait bien saisi : « Que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient, est tout ce dont je témoignerai en lui rendant hommage ⁶. »

Peut-on encore écouter la valse de Brahms opus 39 n° 15 ⁷ sans entendre le déchirement d'Agatha, sans ressentir l'immensité de la mer, son poids, son mystère, qui sépare définitivement de tout sens commun ?

Peut-on jamais regarder la mer, « ses embrassements de plus en plus vastes », son infinie platitude sans être accablé par l'impossibilité de la dire jusqu'à ce que ces mots de Marguerite Duras nous tombent dessus ?

Aujourd'hui la mer est mauvaise sans plus. Hier il y avait de la tempête. Loin, elle est parsemée de brisures blanches. Près, elle est pleinement blanche, blanche à foison, sans fin elle dispense de grandes brassées de blancheur, des embrassements de plus en plus vastes comme si elle ramassait, emportait vers son règne une mystérieuse pâture de sable et de lumière ⁸.

C'est comme pour la jouissance. On ne peut rien en dire qui vaille. Un cri suspendu, retenu, éclatant, troue cependant l'écriture, de part en part.

Elle a troué la mer de son corps et elle a disparu dans le trou d'eau. La mer s'est refermée. À perte de vue on n'a rien vu que la surface nue de la mer, elle était devenue introuvable, inventée. Alors tout à coup il s'est dressé sur la pierre blanche. Il a appelé. Un cri ⁹.

Le cri troue l'écriture, la traverse.

Cri de l'amour, de la haine, de la désolation de l'ignorance avant toute chose.

On est saisi par la passion, on ne la décide pas, ni ne la calcule.

On est saisi par cette passion du Dire. Il faut bien le dire... ou pire.

MD, la passion de l'ignorance

L'ignorance s'impose comme énigme de l'Autre, du Sexe, de la Folie, de la Mère ; l'énigme de l'être, toujours recommencée. L'énigme à bout de sens.

À bout de souffle, à bout de sens, c'est le chant de la mendicante, comme un hurlement qui se module en gémissement, qui traverse livres et films de MD : l'étrangeté incarnée, à vif.

L'énigme – passion de l'ignorance – pousse à bout, pousse à l'amour, pousse à la haine.

J'aime en toi plus que toi, ce qui échappe à mon savoir, je le prends pour moi, je t'aime, dit-elle. Surprise, éprise, méprise.

Ce qui de toi échappe à mon savoir, à mon emprise, je le hais tout aussi bien, je te prends, te dévore, je te tue.

Détruire, dit-elle.

Ou bien écrire, encore et encore. Pousser le dire à bout, au bout de l'écrire. Comme un cri.

À corps perdu. Jusqu'à plus soif ?

(Hélas, l'écrire ne tarit pas la soif de MD et ne la fera jamais taire.)

La course des vagues dans le vent, qui la dira jamais ¹⁰ ?

Durant tout cet été 80 – où elle regardera tellement la mer, à perte de vue –, ce mystère la gardera vivante, car il sollicitera, plus que jamais, l'urgence du Dire.

Son impudence le fera valoir. On ne peut que buter sur l'impudence de MD. Elle rebute, dit-on ; toutefois les outrances, les déraillements, les tiraillements de sa lettre inopinée, de sa grammaire scandaleuse et de sa poétique sens dessus dessous, rendent irrésistiblement présente cette impudence, soit ce courage sans vergogne de faire passer le Dire à l'écrire. Passion.

Cette force de la mer on ne la connaît pas bien,
on commence seulement à la connaître ¹¹.

L'ignorance commence très vite, depuis le début des balbutiements ; et pour chacun elle se présente dans les hasards de l'existence de manières tellement diverses.

Les fictions de MD insistent à témoigner ici et là des émergences multipliées de l'absence de savoir absolu sur la Chose, que les choses de la vie, leur contingence, ont fait rebondir ici et là. La mort du père, le désarroi de la mère, sa détresse infinie, sa déchirure, la mer qui déborde et envahit les rizières, l'effondrement des barrages, la trahison des uns et des autres, la brutalité du grand frère, l'égaré du petit frère, l'emprise du jeune Chinois, le désir impensable, la démesure du sexe, encore et toujours recommencée, depuis le début.

Jusqu'à la fin. « C'est tout ¹² », dit-elle.

Le ciel était nu et blanc mais la mer était encore déchaînée. Elle est restée longtemps ainsi, dans cet état, vous savez, cet état nocturne d'aberration et de vanité, insomniaque et vieille. Elle s'est débattue longtemps sous le jour qui l'éclairait comme si elle se devait d'achever ce broyage imbécile de ses propres eaux, elle-même proie d'elle-même, d'une inconcevable grandeur. Comme au premier jour elle portait à la plage les brassées blanches de sa colère, les lui ramenait comme son dû, comme une bête les os, comme le passé les cendres des morts ¹³.

MD, la passion de l'amour

Hiroshima, mon amour, L'Amante anglaise, L'Amour, L'Amant, L'Amant de la Chine du Nord, etc. Elle n'a pas honte de le dire, de l'annoncer dans les titres de ses livres. Pourtant les mots, il y en a tant, il y en a trop.

C'est fou ce que j'peux t'aimer
C'que j'peux t'aimer des fois
Des fois je voudrais crier
Car j'n'ai jamais aimé ¹⁴...

Passion suspendue, amour au bord de l'abîme, tout en retenue.

Il y a même ce livre de 1971 qui porte ce nom, *L'Amour* : drôle de livre, un livre où les pas inlassablement déambulent le long de la mer, chassé-croisé, un homme, une femme, un troisième homme : pas possible.

Stein, Alissa, Élisabeth Alione, Max Thor, chassé-croisé de *Détruire*, dit-elle, le bal de Calcutta, Lol V. Stein, Anne-Marie Stretter, Michael Richardson.

Le bal d'*India Song*, et le *paso doble* d'Alessio qui rythme tout en douceur un pas de deux improbable, Delphine Seyrig, le Vice-Consul, l'attaché culturel... jusqu'au désastre.

Et puis, il y a eu Lol dans le champ de blé y retrouvant incessamment ce ravissement dans l'amour extrême de Tatiana Karl et Jacques Hold...

L'amour en abîme, ça continue encore et encore.

Et toujours, ailleurs déjà : *Emily L.*, *Vera Baxter*, *Aurelia Steiner*, *Aurelia Steiner*, *Aurelia Steiner*... l'amour au bord du pire.

Il n'y a plus du tout de vent, même au bord de la mer. Elle est basse, loin, on devine l'étendue mate des sables, on entend à peine le halètement de la retombée des vagues, dans le silence de loin en loin, son souffle ¹⁵.

Pas de deux, pas possible, l'amour d'Aurelia Steiner sur le carré blanc du camp d'Auschwitz.

Hiroshima mon amour : oxymore fondamental de la violence de l'amour toujours et partout tendu par-delà l'impossibilité de le vivre.

Pourtant l'amour est toujours là, il hante tous les paysages, il brûle sur toutes les plages, de l'impossible des *Petits Chevaux de Tarquinia* jusqu'aux paysages dévastés de S. Thala.

MD, exténuante, jouera les chicanes et arcanes de l'amour avec toutes ses inflexions possibles, comme Beethoven avait décliné les trente-trois variations ¹⁶ de la Valse de Diabelli, que Duras nous pose ici et là aux détours de ses textes.

Varité de l'amour, chemins divers de la vérité propre à chacun, variations de la mer increvable, invariable, invraisemblable.

Le temps s'était couvert et la tempête est arrivée portée par le vent du nord. Ce vent était très fort, d'un seul tenant, sans trêve aucune, un mur, lisse et droit. Et la mer de nouveau s'est déchaînée ¹⁷.

L'amour est toujours là, entre la fuite du désir et les stances de la jouissance.

Pendant longtemps, Marguerite nous a baladés sur les rives et les dérives du désir.

Le Marin de Gibraltar et *Emily L.* nous ont fait traverser les mers, les mers toujours recommencées. À la recherche de cet objet unique définitivement, essentiellement perdu, jusqu'au fracassement.

De même la chambre de laquelle je vous écris a-t-elle été toute la nuit dans le grondement sombre et massif de la mer. Entre ses eaux, des déplacements s'opéraient, terribles, des fracassements, des éboulements aussitôt colmatés

que survenus et dont la violence s'évanouissait dès la surface atteinte, à peine l'air touché, dans le déferlement d'une énorme blancheur ¹⁸.

À un certain moment elle a lâché la pudeur, sans vergogne elle a décidément écrit la jouissance. Forcément impossible à écrire.

La mer est haute, étale, sa surface est lisse, parfaite, une soie sous le ciel lourd et gris ¹⁹.

Les stances de la jouissance qui bouleversent le bon sens du désir et laissent l'amour en instance se montrent finalement dès *L'Amant, L'Amant de la Chine du Nord, La Maladie de la Mort, L'Homme assis dans le couloir*.

Les dits restent tendus par l'impudence du Dire.

Venez voir, tout est clair tout à coup, la mer, le ciel, la mer s'était déchaînée à l'aurore, elle était devenue méchante et sombre et la voici maintenant heureuse. Elle n'a pas d'esprit, ni d'intelligence, ni de cœur, la mer, elle n'est rien que ce devenir matériel, sans issue, sans fin ²⁰.

MD, la passion de la haine

Elle ne prononcera pas ce mot, mais on reconnaît Duras dans cette passion-là, elle dira « la détestation » : de la mère, du grand frère, jusqu'au *Vice-Consul* et l'horreur de la lèpre, son crime abominable, celui de *l'Amante anglaise* et bien au-delà, avec *L'Homme assis dans le couloir*.

Il y a aussi ceux qui meurent d'amour, comme l'amant d'Anne-Marie Stretter, le jeune attaché culturel, ou celui d'Élisabeth Alione.

L'amour en désastre pousse à la mort comme ce crime initiatique de *Moderato cantabile* qui retentit comme un cri et sidère Anne Desbaresdes jusqu'au bord du désir, à moins qu'il ne s'agisse là du gouffre de la mort pressentie, à la folie.

La tension de l'amour est constamment sous-tendue par l'effondrement, la déchirure, l'arrachement, la désespérance, la détestation, la disparition de l'autre, la folie. L'extrême violence.

Tu me tues.
 Tu me fais du bien.
 Tu me tues.
 Tu me fais du bien.
 J'ai le temps
 Je t'en prie
 Dévore-moi
 Déforme-moi jusqu'à la laideur ²¹.

L'amour à la folie pousse à bout son impossibilité, jusqu'au cri, jusqu'au crime comme dans *Moderato cantabile*, comme dans *Emily L.*, où le

Captain brûle le poème d'Emily car ces mots-là le dépassent, le déroutent, le déconcertent, il s'y perd, s'y abîme, il la perd, il brûle le poème, et la suivra dans sa dérive au fil de la folie de la mer.

Les marées de septembre sont là. La mer est blanche, folle, folle de folie, de chaos, elle se débat dans une nuit continue. Elle monte à l'assaut des môles, des falaises d'argile, elle arrache, éventre le blockhaus, les sables, folle, vous voyez, folle ²².

On ne s'étonne presque pas du dialogue amoureux d'Alissa avec Max Thor, à moins que cela soit avec Stein :

- Je suis profondément heureux que tu sois là.
- Elle se retourne. Son regard revient. Lentement.
- Détruire, dit-elle.
- Il lui sourit ²³.

La lumière fléchissait déjà, la mer était grise sous le ciel décoloré et vide, elle était comme au travail, déjà étrangère, oui déjà à l'œuvre, à faire du vent, du froid ²⁴.

Elle dit encore :
Que le monde aille à sa perte
Qu'il aille à sa perte ²⁵.

Ça ne cesse pas de s'écrire

Je n'ai jamais fait de livre qui ne soit pas une raison d'être pendant qu'il est bâti... Quels que soient les livres, partout, mais cette PASSION, je l'ai découverte, ici... Quoi faire de la solitude que je vivais dans cette maison... Quoi faire, peut-être écrire.

... C'est tomber dans un trou, au fond d'un trou de solitude quasi total, et découvrir que seule l'écriture te sauvera.

Être sans aucun sujet de livre, ne penser à aucune idée de développement dans un livre, seulement l'écriture, sèche, nue, comme ça, terrible, terrible à surmonter ²⁶.

La passion de l'écriture, c'est la passion du signifiant et de son inexorable perte, mais aussi celle de la lettre et de son irrésistible transport.

Toujours ce temps parfait, cette mer plate, d'un bleu tendre par endroits plus sombre. Un orage brouille la couleur et les lignes si claires mais il passe vite et à nouveau le bleu est là, la platitude millénaire de la mer ²⁷.

1. [↑](#) M. Duras, *Les Mains négatives*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2014, p. 493.
2. [↑](#) C. Lispector, *La Passion selon GH*, Paris, Des Femmes, 1978.
3. [↑](#) M. Duras, *Détruire, dit-elle*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2011, p. 1101.
4. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 836.
5. [↑](#) J. Lacan, « Hommage à Marguerite Duras », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 193.
6. [↑](#) *Ibid.*
7. [↑](#) J. Brahms, *Opus 39, n° 15*, Alexandre Kantorow, <https://youtu.be/d-90ysgiG28>
8. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 810.
9. [↑](#) M. Duras, *Savannah Bay*, dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 1190.
10. [↑](#) M. Duras, *Emily L.*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2014, p. 412.
11. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 817.
12. [↑](#) M. Duras, *C'est tout*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, *op. cit.*, p. 1155.
13. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 838.
14. [↑](#) É. Piaf, *Les Mots d'amour*, <https://youtu.be/bLubZeCa-Og>, musique de Savannah Bay.
15. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 820.
16. [↑](#) Beethoven, *Variations Diabelli*, <https://youtu.be/3lTkeKdjQAw>
17. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 838.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 838.
19. [↑](#) *Ibid.*, p. 824.
20. [↑](#) *Ibid.*, p. 847.
21. [↑](#) M. Duras, *Hiroshima, mon amour*, dans *Œuvres complètes*, t. II, *op. cit.*, p. 22.
22. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 847.
23. [↑](#) M. Duras, *Détruire, dit-elle*, *op. cit.*, p. 1106
24. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 835.
25. [↑](#) M. Duras, *Le Camion*, dans *Œuvres complètes*, t. III, *op. cit.*, p. 298.
26. [↑](#) Film *Marguerite Duras, Écrire*, entretien avec Benoit Jacquot, Arte, <https://youtu.be/9d-ty00VG08>
27. [↑](#) M. Duras, *L'Été 80*, *op. cit.*, p. 830.